

Les pères sans familles : du célibat et de l'immigration encore

Omar SAMAOLI *

Dans la diversité statutaire de la présence des immigrés maghrébins en France, il en est une qui, par son extrémité, confine au "désastre socio-affectif" : la situation des pères sans familles, "dépouillés de tous les attributs culturels ou sociaux légitimes". Piégés dans un engrenage qui a transformé leur absence momentanée en un véritable exil intérieur, ils mettent à nu la "tricherie mentale" globale qui a fabriqué leur destin.

On ne sait plus à la vérité de quelle manière faut-il parler, désigner ou saisir ces aspects "vestigieux" et surtout "parasitaires" de l'immigration. Par leur permanence, par leurs effets sur la perception globale de celle-ci, ils participent à rendre sa compréhension ou sa lecture des plus difficiles.

L'immigration, et l'immigration de travail nous entendons, est certes une situation désormais totale, mais davantage comme une juxtaposition/coexistence de situations statutaires diverses, parfois sans lien les unes avec les autres.

Il suffit pour s'en rendre compte de décliner les différents profils articulés à la condition immigrée et indépendamment de l'âge de ces gens. Nous avons les familles avec ou sans enfants, nous avons des veuves et des veufs avec ou sans enfants, nous avons des mères seules, nous avons des jeunes femmes seules également, nous avons une cohorte d'hommes seuls célibataires pour certains au sens juridique et civil du terme, mariés, mais sans familles auprès d'eux pour d'autres. Il ne s'agit pas de liens qu'ils ont ou non en France, mais de leurs épouses et de leurs enfants restés tous au pays d'origine.

Je ne commande plus rien

Nous parlerons ici de la situation de ces hommes pères de famille, qui n'ont plus finalement de la paternité, au prix de leur séjour démesuré dans l'immigration, ni l'auréole socioculturelle, ni l'exercice de la responsabilité directe à laquelle ils étaient tenus par la loi, les coutumes ou les mœurs sociétales.

On nous fera probablement encore le même reproche, de porter notre regard

sur les gens du Maghreb et eux seuls et ce sera injuste, parce que rien d'aussi semblable à ces situations que nous évoquons n'apparaît ou ne semble traverser avec cette complexité ou cet anachronisme l'existence sociale dans les autres communautés au sein de l'immigration.

Nous avons donné ailleurs (1) quelques exemples de ce destin social grave, singulier et qui contraste par sa sévérité et par sa permanence avec les schèmes anthropologiques mêmes les plus élémentaires connus dans les pays d'origine au sujet de la famille ou de la responsabilité familiale. Il est remarquable de constater comment certains aspects de l'immigration et celui-ci entre autre sont pour ainsi dire définitivement frappés par une absence totale d'optimisme et plus grave encore, ceux qui en sont les acteurs concernés sont de plus en plus dépouillés de tous les attributs culturels ou sociaux légitimes.

"(...), je ne vois rien, je ne commande plus rien, tout est loin, je ne suis que la caisse d'épargne..."

" (...), tu donnes, mais tu ne reçois plus rien (...), la vie se fait sans toi et tu n'as rien à dire..."

Ce propos montre à l'extrême, non seulement le désastre socio-affectif que ressentent les gens dans cette situation, mais surtout l'irréversibilité dans la redéfinition de leurs statuts sociaux, au regard de leurs familles et de leurs enfants mêmes.

Aucun besoin, aucune nécessité ne sauraient plus justifier cette façon d'être et de vivre en immigré, si ce n'est l'engrenage d'une longue vie sociale en célibataire, qui souterrainement et efficacement est parvenue à faire d'une banale béance socio-affective qui ne

devait être jamais que momentanée, une condition presque définitive.

A plus de vingt ans, trente ans ou plus encore, d'une existence d'hommes et d'hommes seuls entre eux, la vie est devenue toute autre et une existence entrecoupée seulement par des séjours brefs et de plus en plus brefs dans les pays d'origine, dès lors "qu'on ne se sent plus chez soi" comme ils disent, évacuant d'une phrase leur responsabilité de cet éloignement. Malgré cela, l'existence de ces hommes semble définitivement marquée par un sentiment de faute parfois excessif dans sa tonalité, mais profond et sincère : la faute d'être parti et faute surtout d'être resté trop longtemps dans l'immigration.

Cette sédentarisation au sein de l'immigration et la cohorte des changements qui se sont opérés dans la façon de vivre,

qu'alimenter le registre des exclus potentiels ou effectifs de l'immigration.

Inversement, la parenté, la famille directe, c'est-à-dire les épouses et les enfants, ceux des très proches à qui on avait délégué symboliquement ou effectivement quelques pans d'une autorité et d'une responsabilité qu'on ne pouvait exercer en raison de l'éloignement, se sont accommodés de cette absence définitive, après avoir été pendant très longtemps une non-présence physique ponctuelle seulement.

"Tu pars et tu ne laisses rien (...). Tes enfants vivent sans toi, tu es vivant (si on veut), mais tu ne peux plus les commander, chaque fois que je rentre, il y a des changements, parfois je suis d'accord, parfois je ne suis pas d'accord, qu'est-ce que tu peux faire ? Rien."

nous disait un interlocuteur, suggérant naïvement l'imminence même de son départ, ne tenant en quelque sorte qu'à la restauration d'un droit légitime. Si ce type de propos doit être entendu comme tel et uniquement pour ce qu'il est ou révèle au premier degré, justement parce qu'il traduit des difficultés concrètes auxquelles les gens font souvent face encore, il mérite d'être situé également ou pris en compte dans une analyse dégagée du factuel.

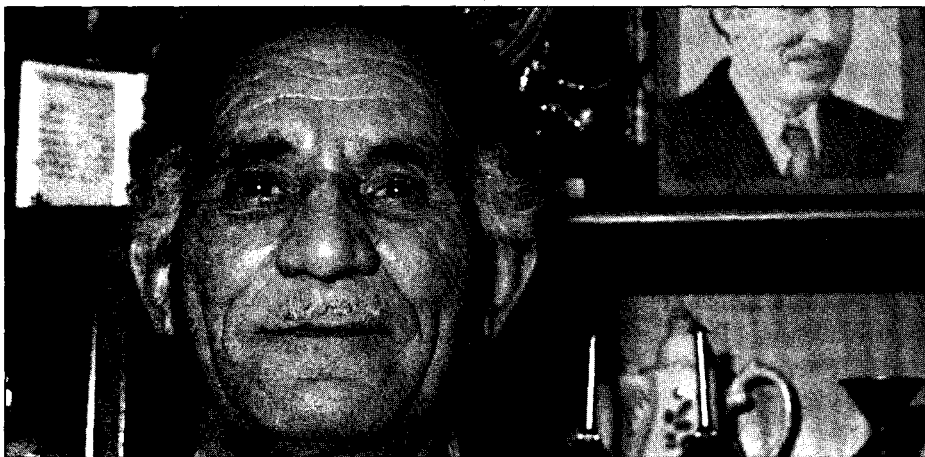
On se justifie. On fait mine de dominer une situation qui, à la vérité, ne semble plus pouvoir trouver d'issue ou être ramenée à une affaire de restauration sociale, financière ou même psychologique. Autrement dit, la gestion sociale et affective de cette immigration et du destin direct de ces immigrés n'est autre qu'une "tricherie mentale" et à plus forte raison là où même les repères sociaux ou anthropologiques sont littéralement et de manière irréversible parfois, perturbés.

A remonter la courbe du temps, nous avons le sentiment que l'on ne mesure aucunement la profondeur de "la mal vie" de ces immigrés parce qu'elle est souvent masquée, au mieux, par la dignité de ces hommes sans famille, au pire, par des "stéréotypes" complaisamment (ou savamment) véhiculés encore sur leur existence.

"Je pleure des fois, mais les pleurs d'un homme, parce que tu n'as pas le droit de te laisser aller devant les autres, même si ton cœur est blessé comme par un couteau (...). Tu dois toujours sauver la face, même avec tes amis. (...). Mes enfants, même ma femme (c'est normal aujourd'hui), ils me manquent, mais je n'y peux rien, c'est la vie qui le veut (...)".

Un tel propos forçant d'emblée le respect tant dans son apparence élémentaire que dans sa portée souterraine meurtrie, rend beaucoup plus complexe cette situation, qu'il n'en apporte de solutions.

Lourdes et nombreuses nous semblent encore, la responsabilité collective, les frustrations des gens et les conditions à déployer pour les aider à mieux vivre. ■



la façon d'être, la façon de consommer, la façon d'être perçu par l'environnement, bref la mise en œuvre et la pérennisation d'un ensemble de stratégies urbaines conçues par des hommes qui vivent en célibataires entre eux, un célibat qui ne peut plus se justifier par la nécessité d'être disponible pour les besoins d'une vie active, ni même par des considérations d'épargne parce que l'on rencontre de plus en plus de gens handicapés, invalides, des gens au chômage sans aucune perspective de retour à l'emploi, des retraités et des vieux, porte toute la responsabilité des dysfonctionnements que nous observons déjà et des tonalités de cette existence malheureuse.

Cette fragilité sociale, qui, en d'autres temps et d'autres lieux, aurait dû appeler sur ces gens la mobilisation des liens familiaux, ne fait aujourd'hui

"Tu passes ta vie à demander ton compte"

A remonter dans la lecture des étapes successives de formation, de transformation de cette immigration, de la situation actuelle de ces gens et de la manière dont on rend compte de la présence immigrée en France, on en vient à convenir qu'il est injuste de faire peser le poids de ce destin non pas misérable mais surtout malheureux, sur eux seuls.

Personne ne s'est préoccupé des conséquences, ou des effets pouvant résulter du maintien de ces gens dans cette condition sociale et dans ces statuts anormaux et "a-typiques".

"Tu passes ta vie à demander ton compte, c'est normal, pour avoir la loi, tu dois perdre du temps",

* Gérontologue.

(1) La vieillesse des sans familles. Colloque Vieillesse et sociétés, IMA, Octobre 1992.